

Devoir d'inventaire

L'heure de la retraite a sonné pour le professeur d'anglais, également si sensible romancier, Dominique Fabre. L'occasion de se souvenir des élèves, des collègues, en autant d'éclats lumineux ou mélancoliques. Une leçon d'humanité.

Il y a là certes de la mélancolie, parfois de l'accablement, et des filaments de bonheur aussi, et parfois une colère rentrée. Les souvenirs d'un enseignant qui part à la retraite, un prof d'anglais pas comme les autres, Dominique Fabre, frappé au cœur par la vérité, l'élan ou le désarroi des êtres, des collégiens intenses et pourtant attachants, des adolescents perdus dans une vie trop désordonnée et trop implacable pour eux (et qui savent le faire payer cher aux adultes), pris d'une vitalité inflammable qui peut les rendre désespérants.

Au moment de tirer sa révérence, le romancier sonne le rappel d'instantanés qui lui reviennent en mémoire, dans une grande tendresse, avec l'immense humanité qu'on lui connaît. Oh, sans grand espoir que sa présence ait eu la moindre influence sur la destinée,



Dominique Fabre.Photo DR

ni même le quotidien, de ces jeunes de quartiers défavorisés, suffisamment blessés par l'existence. Mais sait-on jamais...

La roue a tourné, Dominique Fabre ne va même plus à la raclette de Noël des collègues, «il y a un moment où on a vraiment passé l'âge, pas que pour la raclette. Ça arrive à notre in-

su, quelque chose rôde autour de nous sans avertir». Ce sentiment impalpable d'être passé «de l'autre côté». L'heure de se retirer peu à peu de ce monde.

«Ici comme ailleurs, on disparaît toujours par pièces détachées, le casier, la salle, l'adresse mail académique, les vagues souvenirs, puis la voix.» Après les congés d'été,

il n'y aura pas de rentrée de septembre, pas d'emploi du temps, plus de négociations pour échanger des créneaux, plus de comparaisons (accablées) sur la difficulté à tenir telle ou telle classe, les relations du beau fixe à l'exécrable avec la hiérarchie. Fini l'obligation qu'on s'est fixée d'être toujours à l'heure. «On se crée des fiertés idiotes, de temps en temps.»

**Trop d'évaluations,
trop de discipline
à faire régner,
trop de violence**

Reviennent à la surface Pasindu, un Indien en cinquième qui parle un excellent anglais, et qui a manqué un mois entier pour aller avec sa famille entourer au pays sa grand-mère mourante; les notes qu'on remonte pour une gamine à qui les parents mettent une pression de dingue, et elle faisait de son mieux, «la docilité des enfants peut avoir quelque chose de triste»; ce garçon d'1m95 en troisième qui revient chaque lundi avec des bleus, il est dans l'équipe de hand du PSG pour les garçons de son âge, il ne sait pas s'il a le niveau pour une carrière pro; ceux qui n'ont plus de

toit; tous ceux qui sont intelligents et doués mais qui ne le savent pas; tant d'autres encore.

On les a aimés, ces élèves. On a aimé ce métier, passionnément. Mais il se fait tard. «Seigneur, je suis tellement fatigué.» Quand il apprend que la belle Shakira qui ne vient plus en cours «se balade bien habillée sur le boulevard», c'en est trop, «c'est devenu trop vrai ces derniers temps, ce refrain-là».

Il y a là un épuisement, trop de bulletins, trop d'évaluations, trop de discipline à faire régner, trop de violence, et encore, Dominique Fabre insiste, il n'a pas tout dit, gardant pour lui «des horreurs et des secrets».

Avant de partir, il veut juste garder au creux de ses mains - et confier à ses lecteurs bouleversés - le privilège d'avoir été le maître de ces enfants: «Leur énergie, leur force de rire, d'apprendre et de s'amuser, d'être une génération nouvelle, qui ne sera ni plus ni moins sacrifiée que les autres, est immense et inépuisable. Et c'est tant mieux!».

● **Jacques Lindecker**

La jeunesse est un cœur qui bat, Dominique Fabre, arléa, 280 pages, 20 €

